Septembre 1997 N° 52

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Innocence et péché..... 1
Le Baptême, enfantement à la vie divine.....2
Dynamisme et croissance de la grâce baptismale..... 9
Des nouvelles d'Anne..... 13
De baptême en baptême : Transmission de la foi.....14
Nellie Organ (1903-1908)..... 15
Livres et revues..... 25

Innocence et péché

Éditorial de Mgr Georges Lagrange

Dans nos pays de tradition chrétienne multiséculaire tout particulièrement, l'écart entre le nombre des baptisés et le nombre des "pratiquants" (même si la définition de ces derniers n'est pas toujours très claire) est un des graves problèmes de l'Église – et qui n'est pas nouveau. Parmi les stratégies pastorales imaginées pour réduire cet écart, on propose parfois de rompre avec la tradition du baptême des petits enfants. Outre l'argument pastoral, à savoir que le Baptême demandé librement et reçu consciemment donnerait à l'Église des chrétiens plus "engagés", et donc plus persévérants, un argument théologique est parfois aussi mis en avant : que peut signifier de conférer à un enfant innocent le baptême "pour la rémission des péchés", puisqu'il n'a pas pu commettre de péchés ?

Une telle objection manifeste l'ignorance, et parfois même le refus, de l'enseignement de l'Église sur le péché originel, et donc de ses directives quant au baptême des petits enfants. Dans sa *Profession de Foi* du 30 juin 1968, le pape Paul VI disait : « Le baptême doit être administré même aux petits enfants qui n'ont pu encore se rendre coupables d'aucun péché personnel, afin que, nés privés de la grâce surnaturelle, ils renaissent "de l'eau et de l'Esprit Saint" à la vie divine dans le Christ Jésus ».

Et le *Catéchisme de l'Église catholique* dit à ce sujet : « Naissant avec une

nature humaine déchue et entachée par le péché originel, les enfants eux aussi ont besoin de la nouvelle naissance dans le Baptême afin d'être libérés du pouvoir des ténèbres et d'être transférés dans le domaine de la liberté des enfants de Dieu, à laquelle tous les hommes sont appelés. La pure gratuité de la grâce du salut est particulièrement manifeste dans le baptême des enfants. L'Église et les parents priveraient dès lors l'enfant de la grâce inestimable de devenir enfants de Dieu s'ils ne lui conféraient le Baptême peu après la naissance » (n° 1250).

Il suffit de souligner dans ces textes quelques points clés :

1. Les petits enfants n'ont pu se rendre coupables d'aucun péché personnel.

2. Ils sont nés privés de la grâce surnaturelle avec une nature humaine déchue et entachée par le péché originel.

Il faut donc distinguer :

– entre le péché en tant qu'acte coupable (culpa) commis sciemment et librement par la personne, et cela ne peut concerner le petit enfant ;

– et d'autre part le péché en tant que peine supportée (pœna) par la nature humaine toute entière dont chaque personne est le support.

De plus, il ne faut pas oublier que la vie surnaturelle n'est pas le fruit de l'engagement personnel, mais un don libre et gratuit de Dieu, lequel don est d'ailleurs bel et bien un appel fait à son bénéficiaire d'y répondre par un engagement libre dans l'Alliance avec Dieu, alliance nouvelle et éternelle scellée dans la mort et la Résurrection de Jésus-Christ.

Georges Lagrange, évêque de Gap

Le Baptême, enfantement à la vie divine

par le Père Jean-Bernard de Langalerie

Il est très important, pour Enfance et Sainteté *de parler du baptême des enfants puisque la "sainteté" est un attribut strictement divin (les anges dans le Ciel, proclamant la Gloire de Dieu chantent éternellement : « Saint, Saint, Saint ») et que le Baptême est l'introduction de l'âme humaine à la vie divine. Le Canon 867 du nouveau* Code de Droit Canon *publié après le Concile enjoint aux parents chrétiens de faire baptiser leurs enfants dès les premières semaines de la naissance et, en cas de danger de mort, sans aucun retard. C'est une question qui n'a jamais fait de difficulté dans l'Église, sinon deux fois : au IV*e *siècle, mais que les Conciles ont alors défini d'une manière précise ; puis au moment de la Réforme, non pas par Luther et Calvin, mais par certains protestants comme les anabaptistes.*

Le Cardinal Lustiger, Archevêque de Paris, vient de publier un très beau livre : *Le Baptême de votre enfant*[1], que tous les parents chrétiens devraient avoir comme livre de chevet…[2] et méditer longuement. Tant le contenu à la fois profondément théologique mais toujours pastoral et actuel, soutenu par un style simple et précis, qui laisse transparaître le pasteur soucieux des âmes, que l'élégante typographie enrichie de splendides illustrations en couleur, qui en rendent la lecture si attrayante, font de ce livre un instrument précieux qui sera l'orgueil non seulement de toute bibliothèque chrétienne mais de tout bibliophile.

Nous nous proposons d'en donner un aperçu car mieux que tout autre commentaire, par la stature spirituelle de son auteur et la sagacité de ses idées, tous, chrétiens et même non chrétiens mais désireux de vérité, peuvent y trouver réponse à leurs propres problèmes. Après les trois premiers chapitres où sont abordées des questions fondamentales, le livre suivra ensuite, comme fil conducteur, le Rituel du baptême des petits enfants lui-même, riche de toute la tradition liturgique de l'Église puis se conclura par deux méditations, une intitulée, *La vérité de notre espérance* et l'autre, épilogue, sur la mission céleste du chrétien baptisé, *Vous que Dieu a choisi*. Nous suivrons surtout les premiers chapitres, dans l'espérance que le lecteur voudra lui-même méditer ce livre.

L'Introduction

Tout d'abord le Cardinal remarque l'état d'esprit de nombreux parents qui s'interrogent : « Avons-nous le droit de prendre une telle responsabilité en demandant le baptême ? (p. 5). Car, constate-t-il, mettant à nu le problème fondamental qui concerne trop de nos contemporains, chrétiens de souche pour la plupart, mais qui, comme s'ils avaient sauté un maillon de la chaîne dans la transmission de la foi qui nous vient du Christ à travers la longue marche de son Église, se trouvent devant un vide, ayant perdu « une habitude ancestrale qui tend à s'estomper » : « Pourquoi faire baptiser un enfant alors que nous sommes incapables, même si nous nous déclarons chrétiens, de savoir pourquoi nous existons, quelle est notre place dans l'Église et ce que veut l'Église elle-même ? » (p. 5).

La réponse ne peut-être qu'une, écho de celle que fait Jésus à Nicodème : le baptême est « l'acte d'une nouvelle naissance, l'acte par lequel Dieu lui-même fait naître chacun à l'existence chrétienne » (p. 6).

1 Éditions Fleurus, 1997, 127 pages, 99 F.

2 Les citations dans cet article sont extraites de ce livre.

2e chapitre : le Baptême de Jésus

Après un premier chapitre qui est une *Lettre ouverte à des grands-parents* (pp. 7-16), invitation à la sainte patience devant le spectacle souvent déprimant d'une jeunesse qui a perdu toute référence chrétienne et que je recommande de lire à tous les parents meurtris par cette réalité qui les touche de très près, le second chapitre parle du rapport entre le Baptême de Jésus et le nôtre (pp. 17-29).

Il nous donne un enseignement important sur le baptême lui-même, sacrement fondamental puisqu'il « contient comme en germe tous les sacrements » (p. 6) et commence par cette affirmation de base que notre foi ne peut éluder : « Pour devenir chrétien il faut être baptisé parce que Jésus lui-même a voulu être baptisé », démarche qui avait semblé bien étrange à Jean-Baptiste puisqu'il protesta « c'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et c'est toi qui vient à moi » (Mt 3, 9). Mais Jésus oblige le fils d'Elisabeth à le baptiser, c'est-à-dire, suivant l'usage du temps chez les juifs, « à lui donner le rite d'intégration de ceux qui sont étrangers à l'Alliance » (p. 21), devenu, chez Jean-Baptiste, rite de pénitence pour préparer les temps nouveaux. Le Père céleste confirmera Son Fils Bien-Aimé (Agapitos), par Sa propre voix tandis qu'une colombe, image de l'Esprit-Saint, se posera sur le chef sacré de Notre Sauveur.

Ce baptême "dans l'eau" deviendra baptême "dans le sang du Christ", suivant la parole de Saint Paul (Rm 6, 3-4) lorsque le Christ recevra "un autre baptême" dont nous serons nous aussi baptisés. Car « Jésus désigne de ce nom sa passion, sa mort et sa résurrection (Lc 12, 50)…, donnant au geste rituel du "baptême" une signification et une force nouvelles… Il va sceller une Alliance nouvelle… Sa mort et sa résurrection sont le "baptême" qu'il reçoit et auquel les hommes devront avoir part pour entrer dans l'Alliance » (p. 24).

3e chapitre : Baptême et foi

Mais avant d'entrer dans la lecture du Rituel, le Cardinal se réfère un instant à l'ancien rite du baptême des adultes où s'échangeait, au début, ce dialogue entre le ministre du sacrement et le futur baptisé : « Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? – Le baptême. – Que procure le baptême ? – La foi »

C'est en effet ce lien intime entre foi et baptême que veut mettre en évidence tout ce chapitre car il est fondamental. Mais, note le Cardinal, et ce point nous intéresse tout particulièrement, **il s'agit d'un don tellement parfait donné par Dieu à l'homme que nul ne peut être autorisé à en priver une âme, fut-elle toute petite** : « Parcourez les Actes des Apôtres. Dès qu'un adulte se convertit, il se fait baptiser "avec toute sa maison" ou "avec tous les siens ", donc aussi avec les très jeunes enfants ». Il est faux de prétendre que le baptême des petits enfants

n'est pas inscrit dans la tradition de l'Église apostolique, même si les pratiques ont varié dans le cours des âges. « Dès les origines, dans la continuité de la vision très concrète de l'appartenance au peuple de Dieu, les chrétiens ont fait baptiser leurs enfants » (p. 28).

Citons aussi ce si beau passage sur la foi, semence divine qui doit croître en nous : « La foi est une grâce qui nous façonne, une action de Dieu qui nous saisit et nous transforme. Elle demande bien sûr tout notre consentement et tout notre effort, pour que les yeux, d'abord aveugles, voient la Lumière, pour que les oreilles, sourdes auparavant, entendent la Parole de Dieu, et pour que les membres paralysés osent se mettre en mouvement à la suite du Christ. **Mais foi et sacrement de baptême sont liés l'un à l'autre et sont un enfantement…** Le petit enfant présenté à l'Église pour recevoir le baptême est "enfanté spirituellement" » (p. 32) .

4e chapitre : Le choix du nom

Le Cardinal aborde alors le Rituel par la première demande que doit faire le ministre aux parents du baptisé, demande qui est tout autre qu'une simple vérification d'état civil : « Quel nom donnez-vous à votre enfant ? ». Ce nom donné à l'enfant est en effet authentification dans la conscience des parents « d'avoir enfanté de leur chair un être "créé à l'image de Dieu" », personne singulière parmi la multitude de ses semblables. Il faut là aussi citer les paroles lumineuses du pasteur : « Parents, en donnant son nom à votre enfant au jour de son baptême, vous manifestez que vous lui transmettez un appel à l'existence pour qu'il vive sa vocation de personne voulue de Dieu, aimée de Dieu. Vous ne lui donnez pas la vie au rabais. Vous ne le privez pas de l'essentiel. Vous lui permettez au contraire de se constituer et d'exister en toute vérité, en toute liberté ».

Un double devoir découle de cette naissance dans la foi : prier pour l'enfant en le portant spirituellement et vivre soi-même dans cette foi qui, en tout baptisé, doit croître depuis le premier jour jusqu'au dernier de notre courte vie terrestre, car "Dieu nous a choisis en Lui, le Christ, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables sous son regard, dans l'amour : Il nous a prédestinés à être pour Lui des fils adoptifs. " (Eph. 1, 4-5).

5e chapitre : Le signe de la Croix

Si le nom de baptême désigne l'enfant comme personne singulière, le signe de la croix tracé sur le front du nouveau-né par le prêtre, et avec lui par les parents et les familiers, révèle l'autre face de son identité personnelle, celle de son appartenance au Christ. Ce signe de la Croix dont le Saint-Père a rappelé, à

Longchamp devant la jeunesse du monde entier, la valeur permanente, (la Croix lumineuse de Constantin : *in hoc signo vinces*), c'est celui qui résume toute la vie et toute la mission du Christ, tendu vers son heure, celle de sa douloureuse passion qui seule pouvait nous sauver. Le cœur de l'amour chrétien se trouve dans le scandale de la Croix. Et le Cardinal fait une brève mais lumineuse allusion au signe que l'Ange de l'Apocalypse doit faire sur les élus, « lorsqu'il lance d'une voix retentissante aux quatre anges à qui il avait été donné de faire du mal à la terre et à la mer : "Ne touchez ni à la terre ni à la mer, que nous n'ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu" » (Ap 7, 3). Le signe de la croix est « le signe de reconnaissance du Seigneur qui fait passer des ténèbres à la lumière, de la servitude à la liberté, à la joie, à l'espérance des fils et des filles de Dieu » (p. 45).

6e et 7e chapitre : Parrain, Marraine. La communauté et la liturgie de la parole

Bien plus que d'éventuels substituts, le Cardinal insiste sur la nécessité de trouver de véritables témoins de la foi pour qu'ils soient des appuis dans l'éducation de la foi à laquelle s'engagent les parents au moment du baptême. Qu'ils soient « repères, modèles, interlocuteurs » à côté des éducateurs privilégiés comme le prêtre, le catéchiste, le maître d'école, etc.

Certes une difficulté peut surgir car l'habitude est souvent de choisir comme parrain ou marraine des personnes liées à la famille qui doit ainsi se plier à des exigences plus mondaines ou sociales que véritablement chrétiennes. Mais le Cardinal Lustiger propose une solution pastorale, celle de prendre comme simples témoins mais qui peuvent signer eux aussi les registres, les membres proches de la famille qui, se sentant concernés, seraient froissés d'être exclus et de choisir comme parrain et marraine uniquement ceux qui répondent à de vrais critères religieux.

L'Église demande, et le Concile Vatican II l'a rappelé, que toute célébration d'un sacrement commence par l'écoute de la Parole de Dieu qui, dans l'acte sacramentel du prêtre, va accomplir ce qu'elle annonce. Ainsi, après être entré dans le sanctuaire, on y écoute avec attention cette Parole de Dieu, unie intimement au rite et qui est le Christ lui-même, "Verbe de Dieu", communiqué à notre esprit. « Écoutez-la pour être le témoin de ce qu'il accomplit et en être vous-mêmes éclairés, renouvelés, afin d'aider plus tard ce nouveau-né à vivre ce qu'il aura reçu à son baptême », recommande le Cardinal (p. 62).

8e et 9e chapitre : L'aide de tous les saints et la délivrance du mal. La bénédiction de l'eau

Nous ne pouvons certes suivre tous les chapitres un par un bien que tous méritent une lecture attentive et méditée, spécialement ceux-ci qui nous introduisent dans la dernière préparation du baptême.

La litanie des saints récitée durant la cérémonie nous rappelle cette présence des vrais témoins de la foi, nos modèles et nos protecteurs dans toutes les circonstances de notre vie. Combien il est important de les invoquer pour le rite qui introduit dans la vie de la foi, anticipation de la vie du Royaume où ils nous attendent.

Suit alors une prière d'exorcisme pour arracher l'enfant à l'emprise du Malin et le faire entrer dans la lumière du Christ. Après cette prière d'introduction, le prêtre fait l'un ou l'autre geste qui signifie cette délivrance du mal par la puissance du Christ, comme l'onction sur la poitrine avec l'huile des catéchumènes ou l'imposition des mains. Et le Cardinal explique longuement combien sont nécessaires ces prières d'exorcisme et de délivrance car l'homme naît captif, « sa liberté est "aliénée", diraient aujourd'hui certains » (p. 70). Il y a des passages qu'il faudrait citer entièrement comme celui où il explique comment est nécessaire « tout l'amour du Fils de Dieu fait homme qui vient guérir tout homme, le combler de sa grâce et lui communiquer la force de se battre contre le Mal et d'accomplir ce que Dieu lui donne de faire. Et, corrélativement, il faut toute la communion de l'homme à ce don de Dieu. La vraie stature de la liberté humaine est fonction d'une dépendance totale envers le Père des cieux » (ibid.).

Et de citer saint Augustin : « Aux petits enfants, l'Église Mère prête les pieds des autres pour qu'ils viennent, le cœur des autres pour qu'ils croient, la langue des autres pour qu'ils affirment leur foi… ».

Le chapitre sur la bénédiction de l'eau baptismale qui commente celle qui est faite la nuit de Pâques, et que reprend le Rituel, est d'une grande beauté, faisant allusion à toute l'histoire du salut pour se conclure par cette prière suppliante : « Maintenant, Seigneur notre Dieu, regarde avec amour ton Église et fais jaillir en elle la source du baptême », « source de l'eau vive de la sainteté, la source de la vie, c'est-à-dire l'Esprit-Saint qui nous unit au Christ comme il unit le Fils au Père » (p. 80).

10e chapitre : L'arrachement à Satan et l'attachement à Dieu

Il y a double mouvement dans le baptême, ou plutôt un seul mouvement qui comporte deux aspects indissociables et le Cardinal insiste beaucoup sur cet arrachement à celui qui nous asservit (Satan) et l'attachement consécutif à Celui

qui nous enfante à la Vie (le Christ). C'est ce qu'exprime la profession de foi dans son double aspect de renoncement à Satan et de foi en Jésus et Son Église. Cependant il faudra que cet enfant soit éduqué chrétiennement de même qu'il sera éduqué humainement et le Cardinal Lustiger a cette si belle image qu'on ne peut pas ne pas la rapporter dans son entier. Comment l'enfant, mot qui étymologiquement (in-fans) signifie "privé de parole", peut-il dire « Je renonce… », « Je crois… » ?, demande-t-il et il répond : « Tout comme la mère l'a porté charnellement jusqu'à sa naissance, l'Église le porte spirituellement. L'enfant à naître reçoit l'oxygène que sa mère respire. Il vit en symbiose dans le sein maternel, en attendant de pouvoir respirer lui-même avec ses poumons. C'est de la même manière que sa foi, encore cachée au jour de son baptême, s'exprime par la foi de sa Mère Église. »

11e et 12e chapitres : La dignité et la mission du baptisé. Pour entretenir la Lumière.

Le baptême proprement dit, c'est-à-dire la récitation de la formule baptismale « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » par le ministre en versant de l'eau sur la tête de l'enfant, puis les trois rites consécutifs : bénédiction avec le Saint-Chrême, vêtement blanc et cierge allumé font de l'enfant un véritable chrétien, participant au "sacerdoce royal" (le saint-chrême), revêtu du "Christ transfiguré" (le vêtement blanc), "Lumière du monde".

Dans le chapitre suivant, le Cardinal insiste justement sur le devoir d'entretenir cette lumière que les parents ont promis de donner à leur enfant. Outre cette foi constante qu'ils doivent vivre en eux-mêmes et s'aider dans les liens du mariage à vivre ensemble, il faut aussi aider concrètement l'enfant : « Exigez le respect du temps de la catéchèse pendant sa scolarité. Et, de votre côté, faites votre devoir de parents chrétiens. Bousculez, s'il le faut, votre programme de télévision ou de week-end, vos vacances ou votre budget. N'ayez pas de crainte ni de scrupule à dire à votre enfant : "Il est plus important que tu découvres qui est Jésus-Christ que de faire du judo ou du piano". Ne démissionnez pas… » (p. 106).

Et la cérémonie se termine par une prière ou une consécration à Marie : « Vous le remettez entre les mains maternelles de Marie, figure de l'Église, Mère du Christ et Mère des vivants. Devenu par son baptême frère ou sœur de Jésus, votre enfant est appelé à grandir dans le Christ, le Fils éternel de Dieu, que Marie a enfanté pour donner aux hommes un Sauveur. » (p. 107). C'est la Maternité spirituelle que Marie, Mère de l'Église, continue à exercer sur tous les fidèles.

Il nous semble bon de terminer par deux citations.

La première est le rappel que fait le Cardinal de la première épître de Pierre :

« Vous avez été engendrés à nouveau par une semence non pas corruptible mais incorruptible : par la parole de Dieu vivante et permanente. Car “toute chair est comme l’herbe et toute sa gloire comme la fleur de l’herbe : l’herbe sèche et la fleur tombe”. Mais la Parole du Seigneur demeure éternellement » (1 Pe 1, 23-25) (p. 114).

Et la seconde dans laquelle le Cardinal nous livre comme le résumé de la conclusion de l’ouvrage en son entier : « N’oubliez jamais… que dans la libre décision que prennent les parents de faire baptiser leur enfant se manifeste le libre choix de Dieu qui, par son Fils, appelle ce petit homme… » (p. 125).

Père Jean-Bernard de Langalerie

Dynamisme et croissance de la grâce baptismale

par Renée de Tryon-Montalembert

Par le sacrement du Baptême, non seulement tout péché – à commencer par le péché originel – se trouve effacé, mais chaque baptisé devient fils adoptif du Père, cohéritier du Christ et membre de Son Corps, temple de l’Esprit-Saint. Chaque baptisé se trouve ainsi “divinisé”, participant à la vie des Trois divines Personnes qui viennent faire en lui leur demeure. Cette vie divine qui surélève notre nature humaine au-delà de toutes nos plus folles espérances, c’est la grâce, et plus précisément la grâce sanctifiante, eau vive qui chante en nous, clarté qui nous illumine, vive flamme qui embrase nos cœurs.

De ces merveilles de Dieu, comment l’enfant serait-il exclu ? C’est dès l’instant même où l’eau baptismale coule sur son front, que le petit baptisé devient une créature nouvelle vivant désormais de la vie même de Dieu (2 Cor 5, 17).

Mais cette grâce sanctifiante, présent purement gratuit de la libéralité divine, est semblable à une graine qui vient de germer. Pour devenir une belle plante capable de fleurir et de porter des fruits, il lui faut constamment se nourrir, être entourée de soins et aussi se purifier sans cesse pour garder sa fraîcheur et renouveler sa beauté.

Ce dynamisme de la grâce, commun à tous les baptisés, se manifeste, chez le petit enfant, avec des traits particuliers et des exigences qui sont propres à cet âge.

La Trinité et le petit enfant

L’enfant, au même titre que l’adulte, est appelé à vivre dans l’intimité du Seigneur trois fois Saint, qui l’habite. (Jn 14, 23).

C'est pourquoi le livre du Père Plus *Dieu en nous* véritable petit traité de la "vie intérieure" trinitaire qui devrait être celle de tout chrétien et qui fut un *best-seller* au début de ce siècle, a pu être adapté aux tout petits enfants[3].

Nous savons que les Trois Personnes de la Très Sainte Trinité trouvent leur joie à demeurer cachées au secret de nos cœurs. A plus forte raison en est-il ainsi pour les petits enfants tout proches encore des sources baptismales. L'observation attentive des tout-petits nous assure, en effet, de la possibilité, pour eux, d'une véritable vie contemplative dont la grâce les rend capables.

Une telle vie contemplative demeure, certes, à leur niveau et s'exprimera, en conformité avec leur psychologie enfantine, c'est-à-dire sur un mode plus intuitif qu'intellectuel et même proche du jeu ; mais à travers le petit monde qui leur demeure propre, comment suspecter l'authenticité d'une rencontre avec Celui dont ils éprouvent la présence, tantôt comme celle d'un Père ou d'un compagnon de route, ou encore d'un bienfaisant Ami ?

Et qu'on ne nous objecte pas qu'il s'agit en l'occurrence de quelque dévotion intimiste qui serait passée de mode ! Il suffit pour se convaincre du contraire de constater aujourd'hui l'essor grandissant des écoles d'oraison et des mouvements d'adoration destinés aux tout petits enfants, comme sont aussi aisément perceptibles les fruits d'ouverture aux autres et de charité fraternelle qui en découlent spontanément.

Et il ne s'agit pas d'enfants surdoués spirituellement, ni du reflet de milieux éducatifs qui chercheraient à surchauffer leurs petits disciples. Mais, sans préjuger des appels particuliers à une vie mystique dont Dieu demeure le Maître, il s'agit des effets normaux du baptême chez des enfants normaux à tous égards.

Jardiniers de la grâce

Mais, pour que puisse se donner libre cours le dynamisme de la grâce, encore faut-il que l'enfant trouve protection et secours chez ceux qui doivent pourvoir à son éducation.

« Chers parents, chers parrain et marraine, l'enfant que vous représentez va recevoir le sacrement du baptême, de l'eau et de l'Esprit Saint. Ayez le souci de le faire grandir dans la foi pour que cette vie divine ne soit pas affaiblie par l'indifférence et le péché, mais se développe en lui de jour en jour. » (Liturgie baptismale).

C'est ici qu'apparaît le rôle primordial et irremplaçable des parents. Géniteurs selon la chair, ils ont à assumer la croissance de la vie selon l'Esprit des petits

3 Cf. Y. Le Bourgeois. *Dieu en nous* expliqué au enfants. Préface du R.P. Plus s.j. Apostolat de la Prière, Toulouse, 9 rue Montplaisir, 1927

êtres qu'ils ont mis au monde et dont la destinée surnaturelle leur est confiée au cours même de la cérémonie baptismale.

C'est pour les aider à prendre conscience d'une telle responsabilité, que la réforme liturgique de Vatican II leur réserve un rôle privilégié dans la célébration. Il ne s'agit pas seulement de la demande explicite du baptême qu'il leur est demandé d'exprimer au début de la cérémonie ni de tracer alors sur le front de l'enfant le signe de la Croix ; mais c'est à eux qu'il appartient de renoncer en son nom à Satan et de s'engager par la profession en la foi de l'Église. C'est à eux encore qu'il appartient de conduire l'enfant sur les fonts baptismaux (avec une priorité en faveur de la mère) ainsi que de recevoir le cierge allumé à la flamme du cierge pascal.

Cependant, les parents doivent aussi être aidés et même suppléés si cela s'avère nécessaire, par les parrains et les marraines dont la présence demeure explicitement prévue par le cérémonial.

Trop souvent, malheureusement, les parrains et marraines sont choisis pour des motifs de convenance mondaine et d'après des critères qui n'ont rien de chrétien : parrains et marraines "gâteaux", parrains et marraines distributeurs de cadeaux, parrains et marraines sélectionnés, de façon prioritaire, d'après certaines affinités affectives, familiales, sociales, tandis que demeurent dans l'ombre les responsabilités éducatives qui leur sont propres.

Certes, le Droit Canon prend soin de souligner l'importance du lien affectif qui doit légitimement exister entre eux et leurs filleuls et c'est pourquoi il incombe aux parents de les choisir (c. 974, al. 1). Mais ce choix doit être conforme à leur rôle véritable.

Auxiliaires des parents dans leur œuvre d'éducation spirituelle du petit baptisé, les parrains et marraines sont appelés à les suppléer en cas de défaillance, et à devenir alors de véritables "tuteurs" de la grâce baptismale. De plus, et en tout état de cause, ils ont à demeurer, auprès de leur filleul, les fidèles témoins de l'Église qui les a engendrés à la Vie.

Agés d'au moins 16 ans, ils doivent être baptisés, confirmés, avoir déjà participé à l'Eucharistie et mener une vie cohérente avec leur fonction (c. 873, al. 3).

C'est dire que c'est à une véritable "restauration" du rôle ecclésial des parrains et marraines que nous avons à travailler.

L'assistance de nos amis du ciel doit être, elle a aussi, rappelée. Ils sont de puissants auxiliaires pour la croissance de la grâce dans le cœur des petits baptisés.

Et tout d'abord les "saints patrons".

C'est l'une des marques de la "paganisation" de notre société que l'emploi de plus en plus fréquent de prénoms qui n'ont rien à voir avec le martyrologe chrétien. A l'évocation des visages de ceux qui ont été les amis de Dieu, les témoins de la foi, les héros de la charité, c'est à une recherche de consonances harmonieuses ou à des courants de mode, quand ce n'est pas à travers l'engouement pour vedettes et stars qu'est accordée – trop souvent – la préférence dans le choix d'un prénom.

Comme pour le choix des parrains et marraines, s'impose, en ce domaine, une restauration de nos mentalités, pour que nous sachions ainsi procurer aux petits baptisés, et pour toute la durée de leur existence terrestre, de célestes protecteurs qui puissent être pour eux de fidèles intercesseurs ainsi que des modèles de vie.

Et n'oublions pas le secours dans la prière, à ces "saints" de nos familles, que sont, en toute certitude, les petits baptisés rappelés par Dieu dans la pureté de leur première innocence. C'est par une telle prière adressée à ses quatre petits frères et sœur du ciel, que Thérèse de Lisieux devait obtenir la paix définitive de son âme.

Comme une fleur fragile qui renaît au soleil

L'enfant, comme l'adulte, demeure tributaire de notre condition humaine assujettie au péché.

Gardons-nous d'en minimiser l'importance !

Il ne s'agit certes pas de culpabiliser sottement l'enfant ni de brimer sa joie de vivre. Mais il s'agit de former sa conscience et, en lui apprenant à discerner les fautes qu'il lui arrive de commettre, d'inculquer en lui, dès le plus jeune âge, ce "sens du péché" dont nous ne pouvons faire l'économie pour acquérir l'authentique "sens de Dieu".

C'est alors que s'impose une saine initiation au sacrement du pardon pour la restauration éventuelle de l'innocence baptismale qui, en tout état de cause, se trouvera renouvelée et affermie, par l'absolution sacramentelle, comme par l'élan d'une sève printanière.

Combien nous avons à demeurer respectueux et discrets devant ce qui peut se passer, à cette occasion, dans le cœur de l'enfant, et à demeurer tout autant attentifs à ses besoins et à ses appels, en sachant l'écouter et le prendre au sérieux ! Rappelons-nous ce bambin qui suppliait un prêtre, pour le moins surpris de sa demande : « Je veux dire mes péchés, j'ai fait de la peine à Jésus ! » et qui, après la confession, rayonnait de joie… « Maintenant qu'Il est venu, je ne Le lâcherai pas ! » s'écrierait ce même enfant, au jour de sa première communion.

Merveilles de la grâce du Baptême dans le cœur des tout-petits ! Ces enfants, bourgeons de vie divine ne sont-ils pas à placer parmi les trésors les plus précieux

de l'Église, surtout en cette aube d'un nouveau millénaire où ils apparaissent comme les prémices d'une floraison de saints ?

Renée de Tryon-Montalembert

Des nouvelles d'Anne

Rendons grâces pour le baptême d'une petite fille :

« Ayant écrit, en 1996, à sa sœur Dominicaine, le besoin que j'avais de sa prière pour obtenir l'intercession de la vénérable Anne de Guigné, je tiens à apporter, en 1997, le témoignage suivant : l'objet de ma prière était que ma petite fille Clara, âgée de cinq ans en 1996, n'était toujours pas baptisée, ses parents préférant la « laisser libre ». J'en souffrais d'autant plus qu'étaient évidentes les dispositions spirituelles de cette enfant.

Or voici qu'elle a confié son désir à ses parents, son désir d'être baptisée et de « le demander à Mamie ». Ils sont venus tous les trois, à la campagne où je suis retirée, et les parents, plus précisément mon fils, le père de Clara, m'a prévenue que la petite allait me dire sa demande. Et en effet, soudain, après toute une journée de jeux dans le jardin, le soir, au milieu du dîner : « Mamie, je voudrais être baptisée ». Alors moi de dire : « Il faudrait que tu le demandes vraiment… ». Et elle, immédiatement, de rétorquer avec force : « Mais… c'est ce que je fais, je te le demande ! » Quelle clarté et qu'elle évidente inspiration ! Cette enfant n'a que six ans… (Dans sa chambre de Paris j'avais placé une photographie d'Anne de Guigné…).

Ses parents qui ont eu l'honnêteté d'écouter leur enfant, de me transmettre l'expression de son désir, et qui l'ont entendue me le dire si magnifiquement, m'ont confié la préparation de Clara à son baptême.

Je vous ferai savoir la date lorsqu'elle sera fixée, moyennant l'accord du religieux ami qui officiera. Je le verrai prochainement mais je ne puis attendre pour vous communiquer ma joie et mes remerciements à la vénérable Anne de Guigné.

M. G. – Juin 1997

De baptême en baptême : Transmission de la foi

Nous ne pouvons pas présenter ce numéro d'*Enfance et Sainteté* entièrement axé sur le Christ Jésus, tel qu'il nous configure à Lui par le Baptême, sans rappeler au moins brièvement quelques fioretti illustrant l'histoire d'Anne et de sa famille.

Le fruit de grâce d'un baptême tardif

Paul de Guigné, le grand-père d'Anne, avait deux filles, Anna et Hélène. Son épouse, Julie, regrettait de n'avoir pas de fils. Un jour qu'à l'hôpital de Sumatra, elle baptisait un mourant, elle lui dit : « Je te donne le nom de Jacques. Quand tu sera au ciel, tu m'enverras un petit Jacques. » Le malade mourut aussitôt après son baptême ; et Jacques de Guigné qui sera le père d'Anne, naquit vers la fin de la même année, c'est-à-dire le 29 octobre 1883.

Le grand bonheur d'un baptême précoce

C'est le 26 avril 1911 qu'Anne fut baptisée, c'est-à-dire le lendemain même de sa naissance. Le baptême lui fut conféré à l'église d'Annecy-le-Vieux, par M. l'Abbé Adrien Métral, curé de la paroisse. Elle reçut les prénoms de Jeanne-Marie-Josèphe-Anne. Elle avait pour parrain son grand-père paternel, Paul de Guigné ; et, pour marraine, la sœur aînée de sa mère, sa "tante Jeanne" de Yrigoyen, née de Charette.

Quand la petite Anne devient, à son tour, "marraine"

Nous trouvons dans les témoignages de Madame de Guigné ce récit du baptême de la petite Marie-Antoinette, née le 4 janvier 1915 : « Le lendemain, il neigeait à gros flocons et le froid était glacial. Avec l'autorisation de l'évêque, Monsieur le Curé vint baptiser le bébé à la maison. On dit à Anne qu'elle remplacerait la marraine, tandis que grand-père tiendrait lieu de parrain. Elle prit son rôle au sérieux et mit avec conviction sa petite main sur sa filleule lorsque Monsieur le Curé avait dit : « Touchez l'enfant » en récitant le « Credo ». Mais, puisqu'elle était marraine, Anne voulait s'approprier tous les droits sur l'enfant ; et le lendemain, la sœur la trouva grimpée sur une chaise, essayant de prendre sa filleule qui criait. En la grondant un peu, la sœur lui dit que les petites filles n'avaient pas la permission de toucher aux bébés. Alors Anne, de s'écrier, rouge d'indignation : « Excepté le jour de leur baptême ! » et elle s'en fut, très offensée.

Renée de Tryon-Montalembert

Jeunes amis de Jésus

Nellie Organ (1903-1908)

*Et voici, pour illustrer de façon concrète ce numéro d'*Enfance et Sainteté *sur l'innocence baptismale, l'histoire toute simple d'une très petite enfant :*

– une histoire belle comme une légende et cependant véridique jusqu'en ses moindres détails ;

– une histoire empreinte de tout le charme des anciens poèmes gaéliques et qui nous livre pourtant le témoignage d'une foi authentiquement théologale ;

Une histoire enfin qui n'est enfantine qu'en apparence : n'est-il pas stupéfiant de voir comment la petite Nellie, à travers les fioretti de ses courtes années, n'a cessé de demeurer éblouie par la transcendance de Celui qu'elle se plaisait à nommer le Dieu Saint ?

Au début de notre siècle, une petite fille irlandaise attirait l'attention de l'Église toute entière par les dons surnaturels que Dieu, dans Son infinie bonté, lui octroyait. C'est ainsi que le Pape saint Pie X, en 1911, recevait Don Descuffi, prêtre italien, un des premiers biographes de Nellie Organ, venant lui apporter l'histoire de cette petite enfant qui, inspirée, avait demandé de faire sa première communion à l'âge de trois ans seulement. C'était le sceau du Ciel qui confirmait le Décret *Quam Singulari* autorisant la communion des enfants, dès l'âge de raison. Le Saint Père, et avec lui de nombreux évêques, ne cessera ensuite de proposer Nellie comme modèle pour les petits enfants désireux de recevoir la Sainte communion.

L'évêque du lieu, Mgr O'Callaghan, n'avait-il pas écrit quelque temps auparavant à Don Descuffi, en lui envoyant le témoignage des sœurs du Bon Pasteur : « Il est facile de constater combien intense fut l'amour de Nellie pour le Seigneur, quelles furent sa foi et son espérance : elle semblait submergée par les dons du Saint-Esprit, répandues en son âme avec une telle abondance ».

Mais il existe un témoignage encore plus précieux, venant du Ciel, qui confirme la sainteté précoce de Nellie. Notre-Seigneur Jésus, parlant de Sa propre Mère qui, dès son plus jeune âge, étonnait tous ses auditeurs par ses sages propos, la cita en exemple à une mystique italienne à qui Il révélait l'histoire de Sa vie. Nous en reprenons la citation entière car elle situe la grandeur de notre petite irlandaise.

« L'intelligence ne vient pas à tous de la même façon et au même âge. L'Église a fixé à 7 ans l'âge de la responsabilité parce que c'est l'âge où un enfant, même retardé, peut distinguer, au moins d'une façon rudimentaire, le bien et le mal.

Mais il y a des enfants qui, bien plus tôt, peuvent **discerner, se proposer et vouloir** avec une raison déjà suffisamment développée. Les petites Imelde Lambertini, Rose de Viterbe, **Nellie Organ**, Nennolina vous donnent un exemple probant, ô docteurs exigeants, pour amener à croire que ma Mère ait pu penser et parler ainsi. Je n'ai pris que quatre noms au hasard, parmi des milliers d'enfants saints qui peuplent mon paradis, après avoir raisonné comme des adultes sur la terre pendant plus ou moins d'années. »

Voilà, ami lecteur, de quoi aiguiser votre curiosité pour connaître davantage cet enfant exceptionnel dont nous voulons raconter brièvement la vie.

Son origine

« Ma famille est native depuis des générations de Dungarvan et de ses alentours. C'étaient des gens d'origine humble, ancrés dans ce catholicisme dont la Foi authentique avait surmonté les siècles les plus noirs de l'Irlande », nous rapporte son père, William Organ. La souche familiale doit donc être située dans cette partie de la côte sud-est de la verte Erin, comme est poétiquement dénommé ce pays, qui se targue d'avoir été catholique avant même l'arrivée de saint Patrick (V^e^ siècle) puisqu'à quelques kilomètres de Dungarvan se trouve Ardmore où saint Declan fondait le premier monastère irlandais. Celui-ci se trouvait à l'endroit même où se dresse aujourd'hui la *St Declan Cathedral* non loin de cette côte irlandaise où alternent les larges baies aux plages splendides et ces petits ports de pèche blottis au fond des criques. Et nous imaginons facilement le triste contenu de ces "siècles les plus noirs" de l'histoire de son pays auxquels fait allusion le père de Nellie, pensant aux invasions et exactions de toute sorte subies dès les premiers siècles de notre ère par le vieux peuple gaélique qui y habitait.

Mary Aherne, mère de Nellie, est native de Portlaw, petit port appartenant au même comté de Waterford. Elle aussi appartenait à ces humbles familles catholiques, « pauvres sur terre, mais riches de ces dons du Ciel dont le manque ne peut être compensé par aucun autre bien de ce monde », nous précise Mr. Organ. Tertiaire franciscaine, elle fut élevée par les Sœurs de la Charité à Portlaw, qui en firent une bonne chrétienne ainsi qu'une bonne ménagère. En vraie irlandaise, elle était connue pour son caractère ouvert et joyeux ainsi que sa grande piété et sa foi profonde. Le château de Blarney qui a donné naissance au verbe anglais *to blarney*, – enjôler, charmer –, à cause de la correspondance d'un de ses propriétaires avec la reine Elisabeth I^er^, est situé à quelques kilomètres de Cork, non loin de Dungarvan. C'est ainsi que la langue anglaise conserve la mémoire de ce caractère expansif et chaleureux des Irlandais, connus depuis l'antiquité pour leur éloquence et leur sens de la poésie et de la musique (le synode de Cashel, en 1101, interdisait de faire comparaître clerc ou poète devant les laïcs). On imagine

facilement comment les genoux de sa mère furent pour Nellie la première école où foi et piété s'unissaient en une même poésie qui, comme un chant suave, inondait son âme candide d'une lumière céleste.

Tous les deux comptent dans leur propre famille des prêtres et des religieux. Ils se marièrent le 4 juillet 1896 dans le village natal de Madame Organ et eurent quatre enfants : Thomas, l'aîné, David, Mary et enfin Nellie née le 24 août 1903, dans la garnison de l'artillerie royale de Waterford où son père était venu en octobre 1897 dans l'espoir d'une situation meilleure.

Son Baptême

Elle fut baptisée, quelques jours après sa naissance, en l'Église paroissiale de la Sainte Trinité.

Comme il est dit dans le liminaire, c'est au thème de l'innocence baptismale qu'est consacré le présent numéro. Il nous semble juste de rapporter, comme le fait un de ses biographes, une jolie légende qui s'applique parfaitement à celle qu'on a appelé la "violette du Saint-Sacrement" pour son amour envers Jésus-Eucharistie et nous fait davantage comprendre la grandeur de ce sacrement du baptême.

« Sur le calvaire environné d'effroyables ténèbres, Jésus va mourir.

Un silence de mort plane sur la colline déicide. Les blasphèmes ont cessé ; la foule a peur ; devant cette nuit anticipée, les petits oiseaux se sont tus, pris de frayeur aussi. Toute la nature se recueille, tout disparaît, tout se cache… comme le soleil. Seules les fleurs se montrent encore, tremblantes sur leurs tiges frêles, levant leurs pétales d'une manière inquiète.

Mais la populace est nombreuse au Golgotha, et les pauvrettes sont foulées aux pieds. Ne leur vaut-il pas mieux mourir que de survivre à leur Créateur ?

Cependant, tout près de la Croix, aux pieds de Marie, se trouvent quelques feuilles vertes et, au milieu, une seule petite fleur, **bleue comme le ciel**, qui baisse tristement la tête.

Une voix, si douce qu'elle pénètre jusqu'au fond des âmes, si puissante qu'à travers les siècles elle arrive jusqu'à nous s'écrie : "Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains !" (Lc 23, 16).

Jésus est mort ! Et voici qu'un soldat s'avance et transperce d'un coup de lance le Cœur de son Dieu. Marie pleure… Jean plonge ses regards d'aigle au fond de la divine blessure… et, à leurs pieds, la petite fleur, **bleue comme le ciel**, se cache frémissante.

Le sang jaillit du Sacré-Cœur, coule sur les mains de Marie et sur celle de

Jean ; une goutte tombe sur cette petite fleur, **bleue comme le ciel**, qui, depuis lors, sous la rosée divine, changea de couleur et devint "**violette**". »

Voilà "la véridique histoire de la petite Nellie" appelée violette du Saint-Sacrement, voilà ce que la grâce du baptême a produit sur cette petite âme "bleue comme le ciel", puisque, nous dit saint Paul, nous n'ignorons pas « que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ-Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons été mis au tombeau avec lui par le baptême qui nous plonge dans sa mort. » (Rm 6, 3-4). Mais songeons aussi comme le veut la légende, à toutes ces fleurs « tremblantes sur leurs tiges frêles…, pauvrettes foulées aux pieds », qui, victimes innocentes foulées aux pieds par des lois iniques, ne connaissent pas la grâce du baptême.

De cette grâce baptismale, comme la semence jetée en terre dont nous parle Jésus, vient « d'abord l'herbe, puis l'épi, et enfin le froment plein l'épi » (Mc 4, 28).

Mais cette vie de Nellie que nous connaissons surtout à travers les témoignages des sœurs du Bon Pasteur, celle des derniers mois de sa vie depuis le 11 mai 1907 où elle rentre dans le couvent de Cork jusqu'à sa mort survenu le 2 février de l'année suivante, est déjà celle d'un "froment plein l'épi". La Confirmation qui aura lieu le 8 octobre et en fera « un petit soldat du Dieu Saint » selon sa propre expression, et la Communion, le 6 décembre, ne seront que ces Saints Baisers de Notre Seigneur, échanges merveilleux venant couronner et sanctifier celle qui avait appris à connaître son "Dieu Saint" dès sa plus petite enfance.

Nellie et sa mère

Au début de l'année 1907, âgée de trois ans seulement, elle perd sa mère qu'elle doit accompagner au cimetière. On a très peu de détails sur les rapports de la mère et de la fille durant leur vie sur terre (les sœurs y font peu allusion) mais il est des silences plus éloquents que les paroles.

Ce simple fait qui eut lieu peu de temps avant la mort de Nellie nous confirme que nous ne sommes pas le jeu d'une imagination mal venue. La Mère Supérieure lui proposa alors de faire dire une messe pour sa maman. Notre biographe note simplement que « Nellie parut heureuse ». Quelques jours plus tard, elle s'informa si la messe avait été dite. Quand on l'en eut assurée, elle s'écria alors les larmes aux yeux : « Alors je retrouverai ma maman au Ciel ». Comprenons bien cette affirmation : l'espérance pure et simple qu'elle exprimait avec une sensibilité toute enfantine, était principalement due à la vie chrétienne sans ombre et à l'enseignement lumineux que sa mère, en serviteur fidèle, avait largement distribué autour d'elle et que cette fleur tout juste éclose avait soigneusement

recueilli. Oui, celle que le Ciel lui enlevait dans son tout jeune âge et qu'elle avait le courage d'accompagner jusqu'à la tombe, est toujours présente en elle mais transfigurée dans la lumière céleste. « Je retrouverai ma maman au Ciel » est le cri d'un enfant bien né qui, comme tous les enfants, ne peut vivre sans ses parents. La beauté de notre foi est qu'elle n'enlève jamais, quelles que soient les épreuves, tout véritable amour mais le transfigure en lui donnant sa pleine valeur, celle de l'éternité pour laquelle nous sommes faits, vraie vie de l'âme que Jésus nous a méritée par Sa mort.

Son entrée chez les sœurs

Son père, à la mort de sa femme, aidé par le clergé paroissial, plaça ses enfants dans des collèges religieux. C'est ainsi que notre Nellie entra, avec sa sœur plus grande, Mary, chez les sœurs du Bon Pasteur, dans leur couvent de Cork situé à Sunday's Well sur les bords de la Lee, la rivière qui traverse la ville.

Mais vu son état de santé peu brillant, ainsi que celui de sa sœur, il fut décidé de les envoyer toutes deux à l'hôpital desservi par les sœurs de la Miséricorde qui les tinrent là pendant deux mois. Le 20 juillet, elles purent être ramenés à Sunday's Well.

Les premiers témoignages que nous rapportent les religieuses sont d'une part la générosité de l'enfant qui propose toujours à ceux ou celles qui lui offrent quelque chose de bon, de le partager avec elle et d'autre part les grandes souffrances de l'enfant qui ne peut contenir ses larmes, ce qui, au début, provoquera quelques malentendus. Il nous semble juste de penser que Nellie, dans sa simplicité enfantine, a déjà gravi des hauteurs vers les sommets de la perfection où Dieu propose à ses âmes fidèles le dur lit nuptial de la Croix.

Il fut décidé assez rapidement, après consultation d'un médecin, que Nellie, à cause d'une déviation de la colonne vertébrale à laquelle s'ajoutait une toux continue, devait prendre son repos dans l'infirmerie. À cela s'ajoutera dans les tous derniers mois de sa vie une carie très profonde dans la mâchoire qui lui fera souffrir le martyre.

Nellie et l'Enfant-Jésus de Prague

La maladie de Nellie progressait. L'infirmière, Miss Hall, que la petite appelait sa maman, lui raconta l'enfance de Jésus et lui expliqua qu'on ferait une neuvaine au saint Enfant afin qu'il la guérisse. De fait, à la fin de la neuvaine, la petite ressentit un bien-être et lui vint une grande dévotion envers l'Enfant-Jésus de Prague. Il semble même que le Seigneur lui soit apparu sous cette forme comme en témoigne la danse qu'elle improvisa devant la petite statue, invitant ses

compagnes à se joindre à elle : « Encore plus de musique, s'écriait-elle. Voyez-le comme il danse ! ».

Il arriva aussi qu'un jour, alors qu'elle ne pouvait marcher toute seule, sa compagne la trouva debout, tenant à la main une des fleurs qui ornaient l'autel dressée en l'honneur de l'Enfant-Jésus de Prague. La compagne lui en fit reproche mais lorsque vint ensuite l'infirmière, Nellie lui expliqua : « Maman, je regrette d'avoir pris une fleur ; mais j'étais à parler avec le Dieu saint, et c'est Lui qui me l'a donnée. » Précisons que cette appellation "Dieu saint" pour désigner Jésus, chose inusitée dans l'église locale, lui fut spontanée dès son arrivée chez les sœurs de Cork et elle continuera jusqu'à la fin à parler ainsi de Notre Seigneur aussi bien dans Sa Passion que dans Son Tabernacle. Cette vision "théologique", c'est-à-dire divine de Jésus-homme est dans la ligne directe de toute la Révélation que l'Église, Mère et Maîtresse, avait défini dès le début dans les grands Conciles sur les pas même de son Fondateur et qu'Elle enseigne à ses enfants. Mais d'où Nellie avait-elle reçu semblable inspiration ? Ne serait-ce de l'Esprit Saint reçu au Baptême ?

Les fleurs étaient pour elle motif de louange continue envers Dieu et sa grande joie était d'en orner toutes les statues du couvent ainsi que le Tabernacle.

Nellie et la maison du Dieu saint

Une des premières choses que lui enseigna Miss Hall à peine arrivée, fut la présence de Jésus dans le Tabernacle situé dans l'église, maison du Seigneur, où chaque chrétien peut venir l'adorer et converser avec Lui. Nellie sentit grandir dans son cœur le désir et le besoin de venir visiter souvent le Dieu caché. « Il faut que j'aille aujourd'hui dans la maison du Dieu saint ! », répétait-elle avec énergie. Et elle demanda chaque jour, tant qu'elle put se lever, d'aller faire une visite devant le Tabernacle où elle restait immobile, les mains jointes, le visage recueilli, ses grands yeux fixés sur l'autel, murmurant ces naïves prières que son cœur d'enfant adorateur lui suggérait. Plus qu'un enfant, on eut dit un petit ange ayant quitté le Ciel pour monter une garde sainte auprès de l'Eucharistie. C'était pour elle un devoir sacré et si, pour une raison ou une autre, on ne voulait la porter, elle n'avait de cesse d'insister : « Je vous en prie, Maman, disait-elle, portez-moi à la chapelle. Il faut que j'aille aujourd'hui dans la maison du Dieu saint. Je veux m'entretenir avec Lui ».

Quelque fois, l'infirmière faisait le Chemin de Croix, portant la petite dans ses bras qui suivait la prière avec une extrême attention. Une fois, arrivée à la XI^{e} station, elle demanda : « Pourquoi font-ils cela, les méchantes gens ? ». « Jésus a accepté de souffrir ainsi pour expier nos péchés », lui répondit Miss Hall, ne

sachant quoi dire d'autre devant ce terrible pourquoi bien enfantin. Alors l'enfant éclata en sanglots : « Pauvre Dieu saint, pauvre Dieu saint », répétait-elle avec un accent à fendre l'âme. Depuis lors, le souvenir de la Passion ne se sépara plus dans sa mémoire de celui de l'Eucharistie.

Nellie et l'Eucharistie

Une des choses les plus prodigieuses dans la vie mystique de Nellie est cet instinct mystérieux qu'elle eut pour la présence réelle et qui étonna si fort tout son entourage.

Un premier fait qui nous le montre, eut lieu le jour où la jeune fille qui aidait l'infirmière et dormait avec la petite, ne put se rendre à la Sainte Messe comme elle en avait l'habitude chaque matin. A son retour, Nellie l'interpella : « Tu n'a pas reçu le Dieu saint ce matin ; je le dirai à Maman ». L'autre, s'imaginant que Nellie l'avait peut-être entendue trafiquer dans la cuisine adjacente, voulut faire une vérification, résolue de bien prendre ses précautions pour ne se faire ni voir ni entendre de l'enfant. Mais, dès qu'elle revint près de Nellie, la petite malade la fixa longuement de ses yeux pensifs et, d'une voix triste, lui adressa le même reproche : « Tu n'as pas reçu le Dieu saint ce matin… ».

Quelques jours plus tard, un premier vendredi du mois, le Très Saint Sacrement était exposé à la chapelle. L'infirmière y porta Nellie. C'était la première fois qu'elle voyait la sainte Hostie. Quelle ne fut pas la surprise de Miss Hall d'entendre l'enfant lui dire tout bas, montrant l'ostensoir de sa petite main : « Regardez, Maman, le voilà, le Dieu saint ». Une expression d'extase avait envahi son beau visage. À partir de ce jour, Nellie savait toujours, sans que nul ne lui dise, les jours où le divin Sacrement était exposé. « Le Dieu saint n'est plus dans sa prison aujourd'hui. Maman, portez-moi à ses pieds », demandait-elle alors.

La Confirmation

À la fin de septembre, la maladie s'aggravait et Nellie ne réussissait plus à avaler les aliments. Le docteur l'examina mais ne s'aperçut pas de la carie des os qui ravageait sa mâchoire. Ce ne fut que plusieurs semaines après que Miss Hall découvrit la plaie qui infestait sa bouche.

Entre temps, les sœurs, impressionnées par la dévotion de l'enfant, entretenaient l'espoir qu'elle pourrait recevoir la Confirmation avant sa mort. Quelle ne fut pas la surprise générale quand, le 8 octobre au matin, l'évêque lui-même, Mgr O'Callaghan, téléphona pour dire qu'il viendrait vers le milieu du jour administrer le Sacrement. Inutile de décrire l'allégresse de l'enfant lors-

qu'elle apprit la bonne nouvelle ni son émotion au moment où elle s'approcha du célébrant pour recevoir le Saint-Esprit qui, véritablement, « souffle où il veut » (Jn 3, 8). L'évêque et tous les assistants furent impressionnés par la piété de l'enfant qui illuminait tout son visage, plus angélique qu'humain.

Retournant dans sa chambre où elle restera jusqu'à sa mort, elle ne cessait de répéter ces paroles : « Maintenant, je suis le petit soldat du Dieu saint ». On verra bientôt que ces paroles seront un vrai programme qu'elle réalisera totalement.

La Communion

Le « Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme », disait le Curé d'Ars et c'est ainsi que la dévotion de Nellie envers la Sainte Eucharistie, toujours unie à celle de la Passion du Christ se développèrent sensiblement après sa Confirmation. À peine l'invitait-on à unir ses souffrances à celle du Sauveur qu'on la voyait prête à faire tous les sacrifices, à accepter les plus vives douleurs sans murmure ni plainte, pour l'amour de Jésus. Elle tenait toujours un crucifix sur son lit et, quand les crises devenaient insupportables, elle le pressait fortement sur son cœur. Que de fois fut-elle vue, fixant amoureusement l'image de Jésus crucifié, verser de saintes larmes et répéter avec une poignante émotion : « Pauvre Dieu saint ! ».

Mais intense devint aussi, après sa Confirmation, son besoin de voir la Sainte Hostie pour la contempler, le visage transfiguré et les yeux remplis d'une flamme céleste, restant en muette adoration de longues heures. Au retour de ces visites eucharistiques, elle n'avait qu'un seul désir : « J'ai besoin du Dieu saint. Oh ! quand viendra-t-il enfin ? Je languis à l'attendre ».

Elle eut recours alors à un pieux stratagème que son cœur d'enfant lui suggéra. Elle dit à son infirmière qui partait à la Sainte Messe : « Recevez le Dieu saint, Maman, et venez vite m'embrasser. Après vous retournerez à la chapelle ». Et c'est ainsi que Miss Hall revint après la Sainte Messe poser un baiser sur la joue de Nellie qui le reçut avec beaucoup d'égard et un respect plein de dévotion. La scène se renouvela plusieurs fois jusqu'au jour où la petite demanda à la Mère Supérieure de lui porter "le Dieu saint" après la Sainte Messe. À la réponse de la Supérieure, « Je demanderai au Dieu saint de vous aimer beaucoup et je viendrai vous voir après la Messe », l'enfant ne dormit pas de la nuit, persuadé qu'elle recevrait "son Dieu saint". Mais grande fut sa déception quand elle vit la Mère Supérieure entrer "sans le Dieu saint". Un flot de larmes inonda son visage.

À partir de ce moment, elle ne renouvela plus sa demande, mais demeura dans un recueillement de plus en plus profond. On crut même que la mort arrivait, tant elle était immobile et silencieuse dans son petit lit. Tout doucement, l'infirmière,

se penchant sur son visage pâle, lui demanda : « As-tu besoin de quelque chose ? – Non, Maman, j'étais à penser au Dieu saint », lui répondit-elle, ouvrant alors ses beaux grands yeux et la regardant avec tendresse.

En 1907, avant le Décret du Saint-Père, on faisait plus qu'hésiter avant d'admettre une enfant de quatre ans à la Première Communion. Cependant le Ciel avait entendu les ineffables gémissements que l'Esprit Saint avait mis dans ce petit cœur et y répondait : « Lève-toi, ma petite amie, accours sur mon Cœur, ma blanche colombe et ma toute belle, viens. L'hiver est enfin passé, voici les fleurs… Viens, viens » (Cant 2, 8-12).

Le P. Bury, de la Compagnie de Jésus, prêchait alors une retraite à la Communauté. Venant visiter souvent la malade, il ne tarda pas à se convaincre que la petite était parfaitement prête pour recevoir Jésus dans la Sainte Hostie. Il fit part de la conclusion de sa minutieuse enquête à l'évêque, ayant été très frappé en particulier par cette réponse de l'enfant à qui il demandait ce qu'était la Sainte Communion : « C'est le Dieu saint. C'est Lui qui fait les religieuses saintes, et tous ceux qui sont saints ne le sont que par Lui ». L'évêque accorda la permission.

Inutile de dire combien l'attente du jour béni fut longue pour la petite. Enfin, portée dans les bras de son infirmière, « littéralement affamée de son Dieu », la petite reçut avec un transport d'amour ineffable la sainte Hostie et « demeura ravie en Dieu pendant un temps considérable », nous dit le P. Bury. Les assistants affirmèrent qu'à ce moment, une lumière extraordinaire vint transfigurer le visage de la petite communiante, le faisant rayonner d'une céleste splendeur. Ce phénomène qui a été constaté par un très grand nombre de témoins, croyants ou incroyants, se renouvela plusieurs fois pendant les trente-deux communions que reçut Nellie avant de quitter cette terre.

L'adieu de Nellie

Avant de parler de ses derniers moments, il faut mentionner son fervent amour pour la « Maman du Dieu saint » dont elle honorait la statue placée dans sa propre chambre par un culte tout particulier. Elle invitait les personnes qui venaient la voir à saluer et honorer la Vierge Marie. Elle récitait tous les soirs en compagnie de 1'infirmière, le Rosaire, commençant sa récitation en faisant le signe de la Croix avec un profond respect et une pause entre chaque invocation. Après avoir baisé pieusement le crucifix de son petit rosaire bleu, elle commençait la récitation d'une voix douce, s'arrêtant un tout petit instant à chaque *Ave Maria* pour porter chaque grain à ses lèvres. La prière se poursuivait lentement, et l'on comprenait que la petite âme de Nellie y était toute entière. Avant chaque dizaine, elle exprimait elle-même les intentions pour lesquelles elle priait. Un jour, elle

s'indigna de ce que la Mère Supérieure, venue réciter le Rosaire avec elle, ne s'était pas agenouillée.

Peu de jours après sa Première Communion, le 10 décembre, Nellie parut si faible qu'on lui administra le Sacrement des Malades. Elle reçut ainsi une nouvelle grâce pour soutenir les derniers combats, les plus douloureux. Elle put suivre la messe de Noël où elle reçut, transfigurée comme en une extase véritable, la Sainte Communion. Elle voulut ensuite qu'en cette nuit, si douce à tout chrétien, on alluma les bougies pour chanter les plus beaux cantiques de Noël qu'elle connaissait. Les vieilles chroniques rapportent qu' « aux jours du moyen âge, dans les monastères d'Irlande, les chants étaient si beaux que les anges se penchaient sur le bord du ciel pour écouter ». N'en a-t-il pas été ainsi en ce Noël 1907 au dessus du ciel de Cork ?

Elle manifesta aussi dans ses prières une grande dévotion pour le Saint Père qu'elle appelait : « Mon cher Saint-Père, le Pape à moi ». Elle offrit pour lui et à ses intentions plusieurs communions, comme elle le fit aussi pour la Mère Supérieure.

Inspirée, elle fit plusieurs bénédictions et de nombreuses prières pour des gens affligés qui venaient la trouver et les fruits spirituels en furent très grands.

L'année 1908 était commencée. Sur son lit de douleur, Nellie agonisait, le mal suivant inexorablement son cours. Mais, sentant venir cette mort, comme on l'a dit de saint Dominique, l'enfant ne parlait plus que de Dieu ou qu'avec Dieu. Son recueillement était extraordinaire et frappait tous ceux qui l'approchaient. Elle voulut se séparer de tout ce qu'elle possédait pour être plus proche encore de Dieu.

Le jeudi qui précéda sa mort, le 30 janvier, la Supérieure lui dit : « Ma petite Nellie, quand vous serez avec le Dieu saint, demandez-lui de me prendre avec Lui. Il me tarde tant d'aller au ciel… » Regardant longuement la Mère de ses yeux extraordinairement brillants, elle lui répondit doucement : « Le Dieu saint ne peut pas vous prendre, jusqu'à ce que vous ayez accompli tout ce qu'il demande de vous ». Ces mots, divine leçon et testament spirituel aussi de l'enfant, restèrent profondément gravés dans le cœur de la Mère.

Après quelques cantiques, elle appela le soir même son infirmière et lui confia : « Ne sentez-vous pas que le Dieu saint s'approche ?… Moi je le sens… ».

Ce furent ses dernières paroles.

Le vendredi, on tira les billets du Rosaire et Nellie en prit un : il portait la date du 2 février, le dimanche suivant. Et c'est ainsi que le 2 février 1908, vers trois heures de l'après-midi, la petite agonisante devint pendant une heure environ extrêmement calme, fixant de ses grands yeux lumineux "quelque chose" qu'elle

semblait contempler au pied de son lit. Levant enfin ses beaux yeux toujours inondés de larmes, elle suivit d'un regard enflammé d'amour l'être céleste qui, maintenant semblait être au dessus de sa tête. Avec l'expression béatifique d'une âme qui a trouvé « Celui qu'elle aime et qu'elle ne laissera plus aller » (Cant 3, 4), la petite Nellie « vola vers le Dieu saint ».

Père Jean-Bernard de Langalerie

Livres et revues

Pour faire participer les enfants à l'année thérésienne, nous proposons à partir de 8 ans : *Aimer, être aimé*, Thérèse de Lisieux. Texte de Georges Carpentier, réalisation de Robert Château, préface de Mgr Pican. CRER, 22 boulevard Jacques-Millot, BP 848, 49008 ANGERS CEDEX. 84 p. 50 F. Cet album avec photos et dessins en couleurs, montre aux enfants, à travers la vie de la petite Thérèse, que la sainteté, c'est aussi pour eux.

Directeur de la publication : Renée de Tryon-Montalembert

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.